

Quand j'avais 17 ans
Le Roman des Romands

...

A dix-sept ans, je me considérais comme adulte. J'étais allé seul à Paris sur un vélo Solex, j'avais mis vingt heures sans m'arrêter ailleurs que dans une grange pour me reposer dans le foin. J'écrivais des poèmes où je comparais les gens à des allumettes dans une boîte, tous rangés et sans liberté. J'avais une bonne amie, un camarade de classe nous prêtait sa chambre pour nous cacher sous les draps.

Je n'aimais ni la gymnastique ni le prof d'allemand. Le prof de français était notre préféré, il nous vouvoyait comme des adultes, d'ailleurs il s'est marié avec la plus belle fille de la classe qu'il avait draguée pendant un voyage d'étude. Comme ses collègues, il fumait pendant les cours, mais nous interdisait de sortir nos Gauloises avant la récréation.

Au gymnase français de Bienne, les filles et les garçons avaient été regroupés pour former des classes de vingt élèves. La moitié d'entre nous venait chaque matin en train. A midi nous, les externes, restions en ville, gardions notre argent pour un café à la terrasse de l'Odéon. Nous donnions des notes aux passants : des mauvaises aux vieillards de plus de trente ans, des bonnes aux jeunes suisses allemandes qui nous lançaient des sourires. Quand le patron venait nous faire taire, nous lui disions : « A l'Odéon tout est bon, sauf le patron qui est un con. »

Un samedi par mois, nous organisions une « surboum » chez l'un d'entre nous dont les parents étaient absents. Chacun apportait ses 45 tours après avoir écrit son nom sur la pochette, mais ça n'en faisait pas beaucoup. L'après-midi, les filles allaient chez le coiffeur se faire enduire les cheveux de laque. Si on les décoiffait en dansant, elles restaient hirsutes pour toute la soirée. Les garçons mettaient leurs plus beaux habits. Deux d'entre nous avaient un complet en velours côtelé, un noir et un marron, mais ça c'était parce qu'ils avaient des parents riches. Moi, je devais porter les habits du frère cadet de ma mère plus âgé que moi, je « finissais » sa garde-robe. La « surboum » s'achevait dans une aube romantique, le dimanche se passait à remettre de l'ordre. Pendant les vacances, nous ne partions plus avec nos parents, personne d'entre nous n'avait jamais pris l'avion, nous travaillions sur les chantiers où les ouvriers siciliens nous apprenaient à jurer dans leur langue. A quinze ans, j'ai pointé dans une fabrique d'horlogerie à démonter des roulements à bille défectueux. Le geste durait douze secondes, à répéter des centaines de fois avant de prendre une pause. On aurait dit que le temps ne passait plus. Là j'ai décidé de tout faire pour ne jamais être ouvrier à la chaîne. Mais je ne voulais pas non plus devenir patron.

Bien qu'adulte, je pleurais en lisant *La Princesse de Clèves* et d'autres livres que je volais à un libraire myope pendant qu'un copain s'arrangeait pour le distraire. Au cinéma, je me reconnaissais parmi ceux qui faisaient peur aux bourgeois et qu'on appelait les jeunes gens en colère. Nous étions à la fois anarchistes parce que nous détestions l'Etat et son armée, royalistes par extrémisme et communistes pour effrayer nos mères.

Je ne voulais pas devenir un vieillard comme mes parents, ni prof de français dragueur. Je voulais la fureur de vivre, être James Dean, mort à 23 ans, faire de moi un révolté, un rebelle sans raison, m'assurer que personne ne déciderait jamais rien à ma place.

par Daniel de Roulet, auteur de *Le Démantèlement du cœur*, Editions Buchet Chastel